

Les sortilèges de l'écrivain

Ragueneau le sauvage, de Pierre Manseau. Triptyque, 257 p.

Éric Paquin

Numéro 218, janvier–février 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, É. (2008). Les sortilèges de l'écrivain / *Ragueneau le sauvage*, de Pierre Manseau. Triptyque, 257 p. *Spirale*, (218), 61–62.

Les sortilèges de l'écrivain

RAGUENEAU LE SAUVAGE de Pierre Manseau
Triptyque, 257 p.

par ÉRIC PAQUIN

Depuis *L'île de l'Adoration*, roman cru et onirique par lequel il est entré en littérature en 1991, Pierre Manseau a publié sept livres — cinq romans et deux recueils de nouvelles — portés par un imaginaire flamboyant, par un style à la fois lyrique et outrancier qui s'est révélé de plus en plus personnel au fil des publications. Traversé d'une forte tension érotique, son récent *Ragueneau le Sauvage* présente le tableau d'un nouveau microcosme social formé d'exclus et de non-conformistes qui fait songer, par sa facture naturaliste, à l'univers de Pedro Juan Gutiérrez, chanteur du « réalisme sale » cubain. À l'image des terrains vagues et des édifices délabrés de Centro Habana, décor des turpitudes décrites par l'écrivain antillais, ce sont les quais abandonnés, les ruelles glauques et les parcs défrichés du Centre-Sud qui servent ici de cadre à la misère matérielle et à la sexualité transgressive des personnages. Délaissant son Montréal métaphorique habituel, l'écrivain québécois né en 1953 semble ainsi opérer un tournant significatif, sa fiction s'inscrivant dorénavant dans une géographie réelle, de même que dans un contexte socio-historique permettant d'aborder (pour la première fois dans un roman) la question du sida.

Livre intime et introspectif, *Ragueneau le Sauvage* demeure surtout — il convient de le préciser — un grand roman d'amour. L'histoire tourne autour d'un fils de bonne famille en rupture de ban, Nicolas Bourgault, obscur écrivain aux tendances dépressives. Un soir, dans un bar du village gai, l'homme fait la rencontre d'un colosse aux cheveux blonds, pêcheur de la Côte-Nord aux lointaines origines montagnaises, échoué là par hasard. Entre cet athlétique « Peau-Rouge » prénommé Ragueneau et le névrotique « Visage-Pâle » se noue une relation où chacun tirera de l'autre de quoi apaiser son propre manque : alcoolique insatiable, Ragueneau boira pendant des années les minces revenus de Nicolas, tandis que celui-ci se laissera bercer par les fictions du géant hétérosexuel qui leur invente une vie commune, à l'abri de tous les dangers. Succombant néanmoins à

l'ennui lorsqu'il partage le logement décrépit de l'écrivain, ne se prêtant aux attouchements de celui-ci que lorsqu'il est ivre, Ragueneau abandonne régulièrement Nicolas pour de longs mois, le laissant sans nouvelles, meurtri par la trahison.

Pierre Manseau propose ici une conception inusitée (pour ne pas dire extrême et désespérante) du lien amoureux, faisant écrire à son héros que son sentiment à sens unique est la « preuve irréfutable que l'amour existe en soi ». La dépendance masochiste de Nicolas envers Ragueneau lui fera même négliger son attachement plus tangible envers son ancien amant, Victor Anonymat, « orphelin de Duplessis » et troisième personnage de ce récit, dont l'instinct de défense quasi animal le pousse à se méfier du séduisant Indien. C'est pourtant Victor seul qui, à la fin du roman, soignera son ami atteint du sida, au moment même où celui-ci, traître à son tour, entreprend une œuvre dédiée à sa passion pour un Ragueneau de plus en plus ravagé par l'abus d'alcool et de stupéfiants.

Dans les marges

Cette fresque urbaine, dont l'intrigue s'étale sur les cinq dernières années du vingtième siècle, nous interpelle à plus d'un titre, et notamment pour sa représentation particulière de la frontière ou de la marge (historique, sociale, sexuelle) qui accompagne Pierre Manseau depuis ses premiers livres. En postface au recueil de nouvelles *Les bruits de la terre*, Pierre Salducci notait déjà dans l'œuvre de son collègue écrivain l'omniprésence de tous ces « démunis, de ces gens qui cherchent leur voie jusqu'à se perdre ». Dans *Ragueneau le Sauvage*, une certaine misère existentielle frappe d'abord les protagonistes auxquels sont consacrées les trois premières parties du roman, intitulées par des périphrases désignant la « tare » de chacun au sein de l'ordre symbolique : « L'Artiste » (Nicolas), « L'Alcoolique » (Ragueneau), « L'Analphabète » (Victor). Succédant à l'épisode camavalesque du déménagement dans la Petite-Patrie où Nicolas et Victor vont s'installer avec l'aide d'une sympathique confrérie de sans-abri,

une quatrième partie, « Les Sourds-Muets », rend finalement hommage à l'ensemble des déshérités du livre. « Condamnés à la survie parce que la mort n'a pas encore voulu d'eux », les personnages de Manseau se déploient ainsi en une communauté marginale, tragiquement humaine.

Parmi toutes les « différences » mises en scène dans *Ragueneau le Sauvage*, les figures de la polyvalence, de la dérive et de l'incertitude sexuelles occupent bien sûr le premier plan. Signalons que c'est auprès de Victor Anonymat que Nicolas a vécu la seule vraie relation de couple de son existence, relation à laquelle son amant a mis un terme, bien que lui conservant son amour. Bel homme possédant « tous les attributs de la virilité », gagnant sa vie en se prostituant après avoir été molesté sexuellement par les gardiens de son orphelinat, Victor est un « enfant du péché » qui « ne se reconnaît pas de sexualité propre ni même d'orientation choisie ». Quant à Ragueneau, il appartient plutôt à la « catégorie » du bisexuel observé ailleurs par Pierre Salducci dans l'œuvre de Manseau : un « ingrat et [un] infidèle par définition, qui vient "se faire dorloter par une tapette" avant de retourner auprès des femmes » (postface des *Bruits de la terre*, Triptyque). De Ragueneau, Nicolas idéalise par ailleurs le caractère « sauvage » et ce physique impressionnant qui donne l'illusion d'une émancipation charnelle, d'une sexualité naturelle, d'« avant la loi », ouverte à une multiplicité de plaisirs. En cela, Ragueneau emprunte au personnage de Rigaud (alcoolique lui aussi) qui, dans *L'île de l'Adoration*, canalisait tous les désirs.

Ironiquement, tandis que Ragueneau et Victor furent tous deux victimes de pédophiles durant leur enfance, c'est la sexualité de Nicolas (dont il est précisé que l'éducation bourgeoise et catholique ne comportait aucune violence) qui est la plus empreinte de culpabilité et de pulsions masochistes. Excité par des fantasmes de honte et d'humiliation, il accumule les rencontres sexuelles lors desquelles il adopte préférentiellement un rôle de victime passive. Associant chacune de ces relations à un rapport de

force, Manseau fusionne ainsi les figures christique et narcissique : « Lorsqu'il se voyait désiré, la sensation d'exister atteignait sa pleine mesure et le transportait vers des sommets. » Difficile de ne pas songer ici au philosophe Michel Foucault — dont la pensée est déterminante chez les écrivains de la génération sida — qui analyse la sexualité comme ce qui est littéralement saturé de pouvoir, mettant fin à l'illusion d'un Éros libérateur (*Histoire de la sexualité*, Gallimard). Chez Manseau, la drague du samedi soir dans les bars de la métropole (et particulièrement dans ce Pénitencier aux allures de « supermarché »), est d'ailleurs décrite comme « un fait d'époque » : « on désapprenait à se donner à l'autre, on s'acharnait plus que jamais à vouloir le posséder ».

Au pays des mensonges

La parole en tant qu'instrument de séduction et de pouvoir demeure un aspect concomitant à tout ce discours sur la marge ; sa présence, son absence et les diverses modalités de son énonciation envahissent littéralement le roman de Pierre Manseau. Dès que s'ouvre le premier chapitre, le soir même où il fera la rencontre de Ragueneau, Nicolas veille son père mourant à l'hôpital. « Érudit qui avait enseigné à l'université », le vieil homme est dorénavant incapable de s'exprimer verbalement : « Parler demandait trop d'efforts. Les poumons de monsieur Bourgault se consumant, la voix ne traversait plus la frontière du pharynx et il fallait surveiller les expressions de son visage pour identifier ses besoins. Mais le vieillard n'avait plus rien à demander. Ses yeux se tournaient plus volontiers vers l'intérieur, vers des souvenirs qui n'appartenaient qu'à lui. »

L'agonie d'un père dont la parole autrefois savante s'éteint en même temps que toute forme de désir ne fera qu'accentuer la puissance du verbe de Ragueneau. Un verbe qui, loin d'être doctoral dans son cas, s'alimente plutôt aux légendes et aux mythes. Le récit épique et nostalgique qu'il livre de ses origines amérindiennes est un élément de séduction déterminant auprès de Nicolas. Natif de Rivière-au-Tonnerre (authentique toponyme, choisi pour sa



connotation « sauvage »), Ragueneau tient son nom de celui d'une autre bourgade de la Côte-Nord située « juste à côté de la réserve autochtone de *Betsiamites* ». Quant à son sang montagnais, il lui vient de sa grand-mère qui avait épousé « son grand-père marin, venu de l'île d'Anticosti à bord d'un vaisseau fantôme », donnant naissance à son père, « le plus grand pêcheur de la Minganie ». Magnifiant ses racines nordiques, Ragueneau fait naître chez Nicolas le désir de le suivre vers cette patrie enchantée de la « chasse-galerie » et des « aurores boréales ». Mais le départ promis par l'Indien ne se réalisera finalement jamais, le mensonge seul tenant lieu de voyage à ce couple improbable.

Plus souvent qu'autrement, en effet, la parole de Ragueneau se présente ouvertement manipulatrice. Attaché à Nicolas à sa manière, mais ne pouvant lui offrir la vie de couple à laquelle aspire ce dernier, Ragueneau-Schéhérazade nourrit l'obsession de l'écrivain grâce aux rêves qu'il invente à son intention, créant de belles échappées lyriques dans le roman, en totale rupture avec le cadre quasi expressionniste d'où elles émergent. Ainsi, dès leur première nuit (plus ou moins platonique) ensemble, Ragueneau « a promis qu'il emmènerait son nouvel ami dans les îles du Sud, sur une plage de cassonade bordée de grands palmiers. Il lui construirait une

hutte en paille et lui offrirait de beaux indigènes qui satisferaient tous ses désirs. Lui serait entouré de négresses aux lèvres gourmandes ». Ragueneau se transforme de même en chevalier dans une forêt du Moyen Âge, et là « Nicolas devait l'accompagner dans ses aventures parce qu'il était son page. [...] Toujours, qu'il installe son compagnon dans une cabane ou dans un château, il lui chuchotait l'existence d'un couloir secret qui menait de sa couche à la sienne. La nuit, abandonnant son harem en larmes, il venait le retrouver ». Non dupé dès le départ par ces promesses d'ivrogne qui correspondent un peu trop à son idéal fantasmagique, Nicolas Bourgault s'endort quand même comblé, songeant qu'après tout « il n'y [a] qu'au pays des mensonges de Ragueneau qu'il fait] encore bon vivre ». Force d'une parole qui se fonde autant sur l'inlassable récit des origines — légendes, mythes et sortilèges — que sur la grande loi de la fiction, celle du « mentir vrai », source de tous les envoûtements et de toutes les délivrances. C'est à cette parole magique (et primitive) que s'abreuve Nicolas Bourgault, et que seul le volubile sauvage peut lui offrir.

L'écrivain et l'analphabète

Auprès de Ragueneau, l'ancien amant de Nicolas Bourgault ne fait en quelque sorte pas le poids, malgré l'innocence

et la noblesse d'âme de ce personnage qui illumine curieusement le récit: « Il est vrai que Victor Anonymat, étant illettré, souffrait d'un manque de vocabulaire et que cela faisait problème lorsque venait le moment de préciser sa pensée. » Les plus troublantes phrases du livre sortent toutefois de la bouche du prostitué. Souvent incomplètes et limitées aux mots clés de son message, ses répliques surgissent toujours brutalement sous la forme de demandes et d'injonctions égrenées avec parcimonie au fil du texte: « Besoin affection », « Besoin liberté », « Jamais oublié toi », « Pas voir Sauvage » Ignorant des subtilités du langage, Victor possède la force de la clarté, et tandis que la relation de Nicolas avec Ragueneau ne laisse qu'une mince zone de confort au lecteur, le couple salvateur formé par l'analphabète et l'écrivain dégage une étonnante impression de complétude sinon d'égalité entre les amants.

Entre la parole ensorceleuse de Ragueneau et le laconisme de Victor Anonymat, difficile de ne pas percevoir Nicolas Bourgault (malgré sa vocation de martyr sur le plan relationnel) comme l'authentique détenteur de l'autorité langagière. Pierre Manseau reprend pourtant dans ce roman sa conception presque sacrée de l'art littéraire, celle d'une écriture « plus forte que l'écrivain » qui « n'exerce] aucun pouvoir sur

elle ». Avec l'approche de la mort, Nicolas s'interroge sur ce qu'il appelle l'« altruisme » de l'écrivain, se sentant investi de la mission de léguer la seule richesse qu'il possède à l'humanité, rejetant « les psychologies de cuisine » et « l'autofiction » contemporaine, laquelle se complaît dans « la médisance, l'étalage de la vie privée, les pseudo-scandales ». Ces réflexions font écho à celles d'un autre personnage d'écrivain sidéen que l'auteur a mis en scène dans sa nouvelle « L'humeur vagabonde » (dans *Les bruits de la terre*) pour qui « écrire, c'est donner son âme à bouffer » et qui déplore « le peu de générosité » dont font preuve les « nouveaux auteurs » aux œuvres dépourvues de toute poésie et de toute envolée. C'est, au contraire, une écriture « sortilège » proche de l'extase que revendique Nicolas Bourgault dont le dernier livre ne sera rien d'autre qu'un « monument » dédié à sa passion dévorante pour le beau sauvage. On pourrait en dire de même de l'écriture étonnante de Pierre Manseau dont l'œuvre méconnue, car trop souvent cataloguée dans le domaine de la littérature gaie, déploie ses propres « sortilèges », ne cessant de confondre douleur et jouissance, laideur et beauté, pulsion de mort et pulsion de vie. ●

1. Premier tome d'une trilogie romanesque, que viendront compléter *Quartier des hommes* (1992) et *La cour des miracles* (1999), tous parus chez Triptyque.